

La démocratie s'épuise si on ne la questionne pas.
Vu d'ici, entre Bièvre & Rhône



Ecoféminisme :
Lutter contre l'exploitation de la terre
et du corps des femmes

Sommaire

- Entrebâillement Page 3
- Ouverture..... Page 4
- Epistolaires - Courrier du lectorat..... Page 5
- Acrostiche du jour..... Page 6
- Quelques cases illustrées Page 7
- Ce que nous s(hommes)..... Page 8
- Zoom - Alessandro Marinelli..... Page 10
- Interview du jour - Sophia Dubois..... Page 11
- La mère environnement..... Page 13
- Un peu d'histoire..... Page 15
- La peur que les femmes inspirent aux hommes..... Page 17
- Forces et divinités chthoniennes..... Page 20
- Sorcières, le retour..... Page 22
- Une sorcière à Beaurepaire..... Page 24
- Clôture..... Page 26
- Pour aller plus loin.....Page 30



LAISSEZ-NOUS VOTRE AVIS SUR CE NUMERO !

Vous pouvez suivre ce lien : <https://forms.gle/uNuBAoJ2gDjGaiZN8>

ÉCO-CITOYENS AYANT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

- Jacques Variengien (responsable publication, rédaction)
- Floriane Breysse (mise en page, graphisme)
- Stéphanie Bissardon (rédaction)
- Thierry Variengien (illustration originale page 9)
- Fabienne Noël, Antony Bonnot (relecture, mise en ligne)
- Fanny Breysse (rédaction, mise en page, coordination)

EN SAVOIR PLUS SUR L'ORTIE

Contact : reseau.ecocitoyen.eber@gmx.fr

Notre site : <https://reseau-ecocitoyens.jimdofree.com>

Entrebâillement

DE LA PAROLE DES FEMMES ; DE LA PAROLE



Ce n° a été confié à celles qui voulaient se saisir librement de l'opportunité pour affirmer leur présence. Elles ont été trop peu nombreuses à répondre à l'invitation. Dommage.

Si l'on croit la parole des femmes - et des enquêtes - le tableau qu'elles dressent des relations hommes/femmes est franchement déprimant et angoissant, voire carrément sidérant. Or, ce qui permet de sortir de la sidération, c'est justement la parole. Ce qui fait effraction, toujours, c'est la parole qui dit le réel dont on cherche désespérément à se détourner. Le risque que nous courons, toujours, c'est de chercher à la contrôler, c'est de chercher à faire taire.

Des femmes. Elles sont à l'origine de nombre de changements sociétaux, l'histoire les a effacées. Qui a appris à l'école que la première révolte en juillet 1789, l'étincelle, est une révolte de femmes ? L'histoire a été écrite par des hommes qui les pensaient comme leurs subordonnées, voire pire. Mais en parlant à nouveau, en tant que catégorie Femmes, elles nous obligent à nous penser en tant que catégorie Hommes, et non plus en représentants de toute l'humanité et surtout de l'ordre. Elles ouvrent une brèche dans laquelle nous devons nous engouffrer, car de ce point de vue les hommes sont des femmes comme les autres.

De la parole enfin. Comme si nos écrans parlaient vraiment et à notre place, nous cherchons à régler les problèmes sans prendre le temps d'écouter quiconque en direct live.

Bien au contraire, celles et ceux qui parlent hors écrans embarrassent ou agacent ; que ne se taisent-ils comme les autres puisqu'ils ont supposément perdu des élections ! Bien sûr, n'ayant pas de lieux de parole, ils ne peuvent que gueuler s'ils ont des choses à dire, des choses que les gagnants ne veulent pas entendre. Sans lieux pour parler - la télé n'est pas le bon dispositif pour écouter la parole des populations car c'est une piste de cirque pour montreur d'ours - on ne pourra pas recueillir valablement la parole des un(e)s et des autres, et en faire un outil de résolution de problèmes.

Mais pour créer des lieux de parole citoyens, encore faut-il en avoir la volonté, être créatifs, car le pouvoir nous l'avons ; si ce n'est toi, c'est ton frère. Ou ta soeur.



36' avec Isabelle Stengers, philosophe des sciences écoféministe.

Ouverture



“COMMENT ÇA ? UNE FEMME DANS L’ORTIE ?”

Et même plusieurs ! Rédactrices ponctuelles, relectrices de l’ombre, graphistes, contradictrices, nous sommes un certain nombre à prendre part à L’ortie d’une manière ou d’une autre. Il y a quelques mois, quand Jacques a annoncé qu’il souhaitait dédier un numéro à l’écoféminisme et qu’il ouvrirait la porte à toute personne intéressée, je me suis dit qu’il était grand temps de faire entendre nos voix.

Une brève présentation s’impose, car vous allez me croiser à plusieurs reprises dans ce numéro. Je m’appelle Fanny, je viens de souffler mes 28 bougies, et ces dernières années ont été synonymes de convictions écologistes et féministes grandissantes. Aujourd’hui, je suis en reconversion professionnelle, tout comme un certain nombre de jeunes privilégiés qui refusent de prendre part à un monde guidé par le profit, la destruction de notre planète et l’oppression des minorités.

En lisant les numéros de L’ortie ces derniers mois, il m’est souvent arrivé de ressentir un mélange de gratitude et de frustration. Gratitude pour le fait que quelqu’un s’empare des sujets qui fâchent, qui piquent, qui dérangent et porte sa vision des choses à celles et ceux qui prendraient le temps de la lire. Frustration de l’autre côté de lire certaines phrases ou textes avec lesquels je ne suis pas d’accord sans pouvoir l’exprimer. J’apporte donc aujourd’hui ma contribution à ce journal en donnant quelques faits et chiffres, en défendant ma réalité de femme, à la fois opprimée à cause de mon genre et privilégiée car blanche et riche*, et enfin en contredisant parfois ou en nuancant les propos de Jacques dans une logique qui se veut bienveillante et constructive.

**j’entends par “riche” le fait de vivre avec peu ou pas de pression financière*

Vous l’aurez compris : dans ce numéro dédié à l’écoféminisme, nous allons parler “d’intersectionnalité des luttes”. Du lien entre la destruction du vivant et l’accaparement des terres et du corps des femmes, et des oppressions systémiques. Vaste programme, me direz-vous ! Pas de panique, on vous a concocté un numéro aux petits oignons (locaux et bios, bien entendu !) qui devrait nous éclairer toutes et tous sur ce vaste sujet qu’est l’écoféminisme, sujet trop peu débattu et trop peu visibilisé dans notre quotidien.

Vous qui lirez ce journal, je vous invite à réfléchir sur les privilèges avec lesquels vous vivez depuis toujours sans même vous en apercevoir. En voici une liste non-exhaustive : être un homme - être blanc·he - être riche - être hétérosexuel·le - être mince - être valide - être cisgenre.

Je vous invite à remettre régulièrement en question ces privilèges, à vous intéresser aux réalités des personnes qui vous entourent ou que vous croisez, à vous ouvrir à d’autres avis, à faire preuve de bienveillance et d’ouverture d’esprit chaque jour un peu plus.

Et le monde tournera peut-être un peu plus rond, qui sait ?





Epistolaires

Courrier du lectorat

Jean, un retraité de longue date, toujours militant communiste et de toutes les manifs, m'interpelle. "Jacques, je reste sur ma faim quand je lis L'ORTIE, il n'y a jamais rien sur les salaires, les retraites, le chômage, les questions sociales."

Jean, le journal L'ORTIE n'a pas vocation à mener des luttes. En tant que militant de la laïcité, je milite d'abord pour une réelle démocratie, pour la souveraineté populaire car c'est de son manque dont nous souffrons ; je milite pour que l'on se rassemble pour décider de ce qui nous est commun, notre droit citoyen. Je milite pour un retour DU politique dans la cité, car nous sommes devenus spectateurs de joutes politiciennes entre des personnes qui ne représentent que des minorités actives. J'ai proposé à des syndicats ouvriers locaux, à des partis politiques, d'avancer leurs arguments mais toujours sur une seule entrée, celle de la situation écologique et sanitaire. Mes messages sont restés sans accusé de réception la plupart du temps. Militer pour la souveraineté populaire ce n'est pas s'opposer, c'est se dégager des euphémismes politiques, c'est nommer le réel. C'est une exigence qui est comprise à tort comme une dénonciation, une opposition. Une exigence forcément subversive, donc dérangeante.

Des ami(e)s et voisin(e)s me citent Pablo Neruda : "Entre ma guitare et la guerre, j'ai choisi ma guitare. La logique de cette phrase m'est présentée sous différentes formes. Certes les guerres reviendront de toute façon ; certes que l'on parle français allemand anglais arabe ou chinois a peu d'importance au final si on peut jouer de la guitare en paix ; l'histoire est toujours racontée par les survivants qui ont tiré les marrons, et leur guitare, du feu. Mais, il ne s'agit plus de ça, il ne s'agit plus d'une énième guerre qui met des pauvres sur le même champ de bataille, que l'on peut s'éviter si on a quelque argent ou un peu de génie ; il s'agit d'une guerre pour le maintien des conditions de vie du plus grand nombre, dont nos enfants font partie. L'ambition de vivre en paix est la plus noble qu'il soit, mais seulement si elle vient après celle de vivre le jour d'après, sinon ce n'est pas une ambition, peut-être est-ce juste une ultime et vaine défense contre la dépression.

Mise au point posthume (cliquer) [de Pablo Neruda : "Non à l'humanité naufragée"](#) (livre dispo dans le réseau ECuME)

"La plus grande fierté de sa vie." C'est ainsi qu'il parlait du Winnipeg, ce bateau grâce auquel il accomplit le sauvetage de milliers de réfugiés espagnols. Une aventure étonnante et méconnue qui résonne de manière brûlante avec notre actualité.

1949 : un homme en fuite tente de traverser la redoutable cordillère des Andes pour échapper à la prison. S'il veut quitter son pays, le Chili, pour passer en Argentine, c'est dans l'espoir de se mettre à l'abri en Europe. Cet homme n'est pas un repris de justice mais un opposant politique et l'un des écrivains chiliens les plus fameux au monde. Pendant que Pablo Neruda franchit ces cols enneigés, il pense à tous ceux qui ont, comme lui, mis un jour leur vie dans un baluchon d'exil. Le voilà propulsé dix ans en arrière, en août 1939, aux côtés des familles de réfugiés espagnols obligés de fuir les bombardements et la guerre civile. Contre vents et marées, il parvient à affréter un cargo réaménagé en urgence, le Winnipeg, avec à son bord 2 500 réfugiés, en partance pour le Chili. Ce double exil et cet humanisme vibrant s'invitent au fil des pages de ce récit en un inoubliable message d'espérance.

Une dame, active, que j'agace royalement quand je parle de dispositifs de parole. "Parler pour parler ne sert à rien, il faut agir ; si tout le monde faisait comme moi.." En quoi les actions de colibris répondent-elles au problème ? Quand on ne parle pas du pouvoir, de la règle du jeu, on parle déco. Si je me trompe, merci de m'éclairer. Par ailleurs, la formule Si tout le monde... c'est un credo religieux, un vœu pieux, une formule magique abracadabrantique. Ça fait quelques siècles que d'aucun essaie, mais voilà, ça ne fonctionne pas.

Et si on interrogeait notre recours systématique aux solutions magiques qui n'ont jamais rien réglées ? Sans jamais nous décourager d'ailleurs.



Acrostiche du jour

Etre écoféministe en 2023 ?

Cela pourrait être, pour une femme, refuser de subir une domination arbitraire sur elle et sur le vivant tout en évitant de devenir elle-même bourreau.

Ou pour un homme, ce serait de reconnaître qu'il est l'auteur originel, encore majoritaire, de ce joug sur le monde, auquel il doit mettre immédiatement et indubitablement

Fin.



Ecoféministe c'est prendre soin de toute forme de vie et des conditions qui la permettent, par une organisation, un mode de vie respectueux, pondéré.

Mettre en œuvre dans notre quotidien des changements

Inévitablement sur notre façon d'être au monde. Savoir

Nourrir l'être plutôt que l'avoir.

il s'agit de consommer radicalement autrement, d'assouvir des besoins plus que des envies, qui mènent au gaspillage, à la destruction de notre environnement et qui glorifient des valeurs, des comportements (tels que la rivalité, l'égoïsme, la futilité, l'abrutissement...) incompatibles avec notre nature profonde si non maîtrisés.



S'appuyer sur des fondamentaux philosophiques et juridiques comme par exemple la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, la devise française « Liberté, Egalité, Fraternité », la laïcité, une gouvernance démocratique, l'Habeas corpus autant de principes humanistes aujourd'hui galvaudés par des hommes avides de pouvoir (toujours et encore !) personnel ou communautaire

Travailler à notre bonheur collectif.

Eviter de courir prématurément à notre perte et ne pas entraîner dans notre chute ou mutation (pas toujours consentie) le reste du vivant.

Quelques cases illustrées

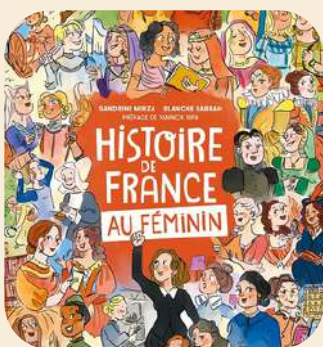


Blanche Sabbah est autrice de bande-dessinée et activiste féministe. Diplômée en histoire de l'art et en sociologie, passionnée d'illustration, elle utilise son talent pour vulgariser des sujets de société engagés.

Au-delà de son militantisme pour l'égalité femmes-hommes, elle visibilise également les luttes contre le racisme, l'homophobie, et ne manque aucune marche pour le climat.



J'ai envie bientôt que quand on parle d'écologie, on ne pense pas seulement "Cyril Dion, Yann Arhus Bertrand, Pablo Servigne, Jancovici", mais aussi "Camille Etienne, Paloma Moritz, Fatima Ouassak"
- Blanche, juillet 2023



Outre les réseaux sociaux, vous pouvez également découvrir son travail en fouillant dans les rayons de votre bibliothèque ou de votre librairie préférée !



Vous vous souvenez peut-être des événements en mars 2023 à Sainte Soline dans les Deux-Sèvres. Des milliers de militantes et de militants s'étaient rassemblés pour manifester leur opposition vive contre les méga-bassines, ce qui avait donné lieu à une répression violente de la part des forces de l'ordre.

Je vous propose de mettre en lumière la personne à l'origine du nom de cette commune à travers le travail de Blanche. Une dizaine de cases illustrées pour découvrir une femme religieuse indépendante et avant-gardiste car écoféministe avant l'heure !

Cliquez sur l'image ci-dessous pour découvrir l'histoire de Sainte Soline !





Ce que nous s(hommes)

“Écoféminisme” : ce mot peut résonner comme un énième néologisme, un concept scandé par des hordes de militantes armées de pancartes recyclées dans des cartons de déménagement, ou encore un terme qui hérise les poils rien qu'à l'entendre.

Et pourtant, ce mot-là ne date pas d'hier et fait surtout écho à des réalités bien actuelles. Il voit le jour en 1974, porté par une femme de lettres appelée Françoise d'Eaubonne. Née dans les années 1920, elle est pionnière dans son engagement et son émancipation : elle étudie aux Beaux-arts de Toulouse avant d'entrer en résistance durant la seconde guerre mondiale, puis plus tard, de signer le manifeste des 121 lors de la guerre d'Algérie. Entre-temps, elle publie des livres et des essais et cofonde, entre autres, le Mouvement de libération des femmes (MLF). Contemporaine de Colette, Simone de Beauvoir ou encore Jean-Paul Sartre, elle passe sa vie à se dédier aux causes sociales, allant de la place des femmes à l'écologie, en passant par l'abolition de la peine de mort.



Pour revenir au sujet du jour, Françoise d'Eaubonne voit l'écoféminisme comme un nouvel humanisme dont l'objectif n'est pas la prise de pouvoir par les femmes, mais “la gestion égalitaire d'un monde à renaître”.

Pour elle, il ne peut y avoir de mouvement écologiste sans revoir l'égalité entre les femmes et les hommes.

Mais de quelle égalité parle-t-on exactement ? Ou plutôt, pour voir le verre à moitié vide, de quelles inégalités, quelles discriminations, quels déséquilibres systémiques ? Je vous propose en guise de première piste exploratoire la mise en lumière d'un système bien ancré dans notre société, un autre gros mot qui hérise les poils : le patriarcat. Il se définit comme suit :

“Forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille par rapport à la femme”.

Si l'exemple classique pour illustrer ce terme est la différence salariale entre les hommes et les femmes, ceci n'est malheureusement “que” la partie immergée de l'iceberg, celle que la société a accepté de voir en face et qui est allègrement reprise pendant les repas de famille ou les grands discours politiques.

Voici quelques autres chiffres et faits en vrac dont la source se trouve au bas de page suivante, pour ceux qui auraient besoin de rationaliser le discours et croire à cette vaste fumisterie que serait le patriarcat.

En quelques chiffres

85 % des accidents mortels sont commis par des hommes, et **91%** des conducteurs alcoolisés impliqués dans un accident mortel sont des hommes.
"Femme au volant, mort au tournant", avez-vous dit ?
Cf cet [article du Monde](#) pour en savoir plus.

95 % des auteurs de violences conjugales sont des hommes, et **96%** des auteurs de violences sexuelles sont des hommes.

Nota bene : 9% des viols ou tentatives de viols sont commis par des inconnus, la grande majorité (les 91% restants) sont commis par le conjoint, l'ex-conjoint ou un agresseur connu par la victime. Et TOUTES les femmes autour de vous ont une histoire liée à des violences verbales, morales et/ou physiques commises par un homme envers elles.

Illustration originale : T. V.



80 % des maires étaient en fonction en 2022, contre **20%** de mairesses.
Et répondre "oui, mais il n'y a pas assez de femmes qui se présentent" ne fait qu'enfoncer le clou.

6 % des rues avec des noms propres en France portent des noms de femmes, contre **94%** de rues avec des noms d'hommes.
Vous pourrez le constater par vous-mêmes de vos propres yeux, quel que soit l'endroit d'où vous lisez ce journal.

7 réalisatrices ont été nommées au dernier festival de Cannes, pour **21** films en compétition.
N'hésitez pas à vous renseigner sur le "test de Bechdel" à ce sujet, vous risquez de beaucoup moins aimer vos films préférés.

À vous de jouer, soufflez un bon coup et prenez 20 secondes pour :



1 Penser à une personne intelligente connue.



2 Penser à une personne intelligente connue et vivante.

Vous avez pensé à 1) un homme et 2) un homme. (Et au cas où, Marie Curie est loin d'être la seule femme intelligente qu'ait portée cette planète.)

Pour finir et faire le lien avec le sujet du jour :

Selon l'ONU, les femmes ont **14** fois plus de probabilité que les hommes de mourir en cas de catastrophe naturelle.

Maintenant que le décor est planté, prenez place et embarquez avec nous pour un voyage au pays de l'écoféminisme !

Sources :

- Ministère de l'intérieur, 2021
- Observatoire national des violences faites aux femmes, 2022
- "Femmes et hommes, l'égalité en question", Insee, 2022

Ressources annexes :

- Livre "Présentes", Lauren Bastide, 2022
- Vidéo Youtube : "[Et si les hommes se comportaient comme des femmes ?](#)", Lucile Peytavin, 2023

Zoom



Alessandro Marinelli est docteur en sociologie et anthropologie, diplômé de l'Université Lumière Lyon 2 et rattaché au laboratoire EVS (Environnement, Ville, Société). Son travail de doctorat porte sur le phénomène du métissage social en lien avec les dynamiques écologiques et solidaires en territoire de banlieue lyonnaise. Ses principaux centres d'intérêt académiques concernent la socio-anthropologie des mondes urbains, de la mondialisation, de l'environnement et du genre. Un leitmotiv de ses recherches de terrain a été sa curiosité pour la vie en contexte urbain populaire.

Son ouvrage "Écologie comprise, Écologie controversée" a été publié en mars 2023. Il aborde le vaste domaine de l'écologie, mais au niveau local : dans un paysage de cité de banlieue lyonnaise, l'anthropologie entend éclairer les rapports complexes à l'écologie entre riverains de longue date et militants d'une association environnementale récente. Plusieurs histoires parallèles et croisées sont racontées : celle des professionnels associatifs, celle des riveraines adhérentes, celle de trois volontaires en service civique... Comment évoluent socialement les actions des ateliers expérimentaux sur le recyclage ou sur des recettes de « cuisine saine » ? En quoi les campagnes de sensibilisation citoyenne marchent ou ne marchent-elles pas ? Sur un arc de temps de deux ans d'enquête, les différentes facettes de cette écologie « populaire » vont se révéler au fur et à mesure de la lecture.



L'intégralité de l'échange :

Pour avoir accès à l'intégralité de l'échange, cliquez sur la vignette :



L'interview du jour



Rencontre avec Sophia Dubois, responsable événementiel, vice-présidente et porte-parole chez Les impactrices. Créée en 2017 par Souba Manoharane-Brunel, cette association a pour but de promouvoir la place des femmes dans la transition écologique, et plus globalement la place des personnes les plus impactées par les risques liés au dérèglement climatique. Retour sur les questions phares posées à Sophia lors de notre échange en décembre dernier.

“Comment définirais-tu ce concept complexe qu’est l’écoféminisme ?”

On peut facilement trouver une définition de ce terme mais je me suis dit que je n’avais pas envie de ressortir ça. Et vu que ça ne parle pas forcément aux gens de prime abord, ça paraît un peu intellectualisé alors que ça part de luttes très concrètes. De manière assez simple, je me suis dit qu’il y avait deux constats : les femmes sont les plus touchées par les risques liés au dérèglement climatique, et pourtant, elles sont sous-représentées. Donc comment faire pour lutter, pour traiter ces deux enjeux, de manière coordonnée et non pas de manière indépendante ? Il y a donc une question de lien, et aussi une question de domination d’un côté des femmes et de l’autre côté de la nature. Ce qui amène à ce qu’on appelle une situation systémique, le système de domination de violences qui est commun aux deux sujets.

Pour rendre ça un peu plus concret, c’est un terme qui a été théorisé mais qui resurgit de plus en plus car il fait écho à toute une série de mouvements qui ont rassemblé des femmes autour de luttes très variées.

Souvent, les détracteurs disent « les hommes aussi sont victimes ». Il est peut-être important de rappeler que ce n’est pas le propos de dire que les hommes ne sont pas victimes, mais de souligner que les femmes le sont davantage.

Oui, encore une fois je trouve que les chiffres et les exemples concrets aident à justifier le « pourquoi ». Si on part de façon très pratico-pratique, aujourd’hui il y a cette prise de conscience de l’urgence climatique. On sait par exemple que les catastrophes naturelles vont être de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. Par exemple, si on reprend le tsunami de 2004 qui a eu lieu dans l’océan indien, sur la totalité des personnes recensées, 80% d’entre elles étaient des femmes en Indonésie, et 73% étaient des femmes en Inde. C’est un exemple concret qui montre que les femmes vont être plus exposées aux risques liés au dérèglement climatique car elles sont plus souvent en situation de vulnérabilité. Et c’est cette situation de vulnérabilité qu’il faut comprendre. Et encore une fois les chiffres nous le montrent aujourd’hui : quand on se concentre sur les personnes qui vivent en-dessous du seuil de pauvreté, 70% de ces personnes sont des femmes.

En parallèle, dans les pays du sud, les femmes sont responsables de 60 à 80% de l'agriculture vivrière. Elles sont également sur-représentées dans les emplois précaires. Donc peu importe la crise qu'il va y avoir, sanitaire, sociale, économique, climatique, ce sont elles qui vont être touchées. Il faut pouvoir intégrer qu'il y a des personnes qui vont être plus impactées que d'autres. On s'empare de plus en plus du sujet mais c'est important de se dire que l'écologie ce n'est pas que s'intéresser à l'environnement, mais à la protection du vivant, c'est-à-dire l'ensemble des êtres humains. Et donc ça implique forcément la notion de justice pour toutes les parties prenantes du vivant. L'écologie ne peut pas se faire sans justice et sans remise en question des systèmes de domination sur les femmes et sur la planète, sinon c'est une écologie qui ne prend en considération qu'une partie des parties prenantes.

Dans ta réflexion et ton cheminement, en rapport avec ton histoire personnelle, as-tu as voulu amener une intersectionnalité entre cette question de personnes racisées vs personnes blanches, qui est aussi un rapport de domination fort ?

Effectivement, au-delà de la place des femmes, les Impactrices se positionnent pour avoir une diversité de voix dans l'action climat. Car les femmes sont davantage impactées, tout comme les personnes racisées, les personnes en situation de précarité... Toutes les personnes susceptibles de se retrouver en situation vulnérable, de subir des discriminations et d'avoir cette double peine de discrimination amplifiée par le dérèglement climatique. On parle alors d'intersectionnalité, c'est-à-dire de subir plusieurs formes de dominations dans une société. Et une personne qui appartient à une minorité ethnique, étant racisée et évoluant dans une situation de précarité économique, subit cette intersectionnalité.

Et finalement, quel est le rôle des Impactrices, leur leitmotiv par rapport à tous ces enjeux ?

On en revient à ce que je disais plus tôt, à cette idée que « les femmes sont les plus touchées par les risques liés au dérèglement climatique, et pourtant, elles sont sous-représentées ». Donc les Impactrices se positionne pour promouvoir la place des femmes dans la transition écologique, et plus globalement, la place des personnes les plus impactées par les risques liés au dérèglement climatique. On cherche à favoriser une diversité de voix dans le mouvement climat, et ce de trois manières : inspirer autour de nous via un festival qu'on organise tous les ans, « le printemps des Impactrices » ; on a aussi un média pour parler de ces thématiques, relayer l'information et faire émerger des prises de conscience pour avoir une action climat plus inclusive et plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. (INSPIRER). Ensuite, l'idée c'est de sensibiliser les personnes en créant des outils comme la fresque de l'écoféminisme ; on a également des outils d'intelligence collective, des programmes d'accompagnement pour trouver sa place dans l'action climat, des ateliers... pour aider les personnes à passer à l'action. (OUTILLER). Et ces personnes qu'on a sensibilisées, qu'on a outillées, on les met en relation via une communauté de bénévoles dans l'association et une communauté de partenaires, une quarantaine qui nous soutiennent dans nos initiatives (FEDERER).

Pour en savoir plus sur cette association, cliquez sur leur super logo !





La mère environnement

Un peu de psychologie pour comprendre des comportements qui peuvent paraître étranges sans ces hypothèses. Où l'on verra aussi qu'il y a d'autres explications que le patriarcat pour expliquer la domination" de la planète, comme des femmes, par les hommes. Ceci ne remet pas en cause cependant l'existence d'un patriarcat dont il faudrait distinguer les variations culturelles.

Un psychanalyste anglais, D.W Winnicott (une référence sur ces questions) nous dit que pour le bébé il y a une maman (une personne en fonction maternante), mais qui a des fonctions différentes. 1 Il y a une mère qui lui sert d'interlocutrice, qui lui parle et lui interprète le monde, ce qui lui permet de comprendre ce qu'il doit penser du monde qui l'entourne ; 2 il y a une mère avec qui il est en prise passionnelle, sur laquelle il peut tester ses émotions et ses fantasmes ; et 3 une mère qui s'occupe de son corps et le débarrasse de ce qu'il produit et le gêne, aussi bien son vomit que ses excréments. Cette dernière fonction, de soin, pourtant essentielle, tend à s'invisibiliser. L'apprentissage à l'adolescence notamment sera de la faire sienne pour devenir, c'est-à-dire d'être à soi-même, une bonne mère capable de s'occuper de soi sur les plans physique et psychique. Winnicott appelle cette mère, la mère-environnement.

Ce soin, cette fonction, ne donne lieu à aucune contribution de la part du bébé. Les sourires ne s'adressent pas à cette mère-là. Cette fonction maternelle est gratuite, et magique ! Elle fait disparaître les choses qui sortent du corps, les choses qui gênent. On fait la même chose avec la... mer ; d'où l'intérêt de l'appeler l'Océan ?

Nous sommes prêts à payer très cher ce qui au final détruit notre monde et notre futur, mais nous voulons que les solutions soient gratuites rapides et magiques, nous refusons de payer pour ça. Le vrai prix est psychique car il s'agit de prendre à notre charge cette fonction.

-Range ta chambre ! Dit une maman à sa petite fille.

-Et toi tu sers à quoi ? Lui répond sa fille de 7 ans

Pan sur la joue, me raconte cette mère.

En fait, la petite fille révèle un quiproquo entre une mère (la fonction) et son enfant. Ce n'est pas du patriarcat ni dû au patriarcat.

Fanny



Nota bene : grandir dans une société patriarcale pour une fille, c'est intérioriser l'importance d'avoir un intérieur propre et bien rangé ! L'éducation genrée (= différenciée selon notre genre) assied dès l'enfance et renforce ensuite au fil des années un système qui favorise les hommes et leur place dans la société.

On sait par exemple que les femmes passent 10 heures de plus par semaine (*source : observatoire des inégalités, 2010) que les hommes à effectuer des tâches ménagères, majoritairement liées au maintien du foyer et à l'éducation des enfants. Et cet écart tend à diminuer légèrement ces dernières années non pas parce que les hommes en font plus, mais parce que les femmes en font moins ! Cf [cet article](#) de France info datant d'octobre 2023.

Nous entretenons ce même rapport avec la nature, la mer, la planète, les animaux, et les gens chargés de ces fonctions (beaucoup de femmes) que nous voulons invisibles et pas chers. Quelques applaudissements de temps en temps (un câlin) devraient leur suffire.

Quand les gens qui occupent ces fonctions “mère-environnement” se rendent visibles pour réclamer du fric ou l’amélioration de leurs conditions de travail, c’est un problème, voire une trahison car ils étaient assignés à cette invisibilité. On voudrait tellement qu’ils fassent ça parce que c’est nous, gratis, juste parce que c’est nous.



Décharge près de Nairobi au Kenya, 2020 (Crédit photo Thomas Mukoya. Reuters)

Et quand des gens retords montrent que la planète n’est pas une “maman” (Gaïa), ni une corne d’abondance qui fait apparaître des matières premières (le bon lolo), ni une fosse sceptique destinée à faire disparaître nos déchets, ils passent pour ce qu’ils sont : des emmerdeurs. Car il s’agit bien de ça.

Pourtant, il faudra bien finir par la ranger cette p... de planète, et savoir où ça part quand on tire la chasse sur toutes nos pollutions. En clair, il faudra bien être à nous-même notre propre mère, aimante.

Fanny



Nous sommes en 2024, plus de cinquante ans après le rapport Meadows qui alertait déjà sur les limites à la croissance dans un monde fini. Aujourd’hui, notre planète mère est au bord du burn-out, et nous humains, continuons de l’exploiter jusqu’au dernier baril de pétrole. Quelques pauvres folles et fous alertent sans relâche sur l’état du monde, sortent des rapports scientifiques sans fin, s’activent pour empêcher la construction de pipelines ou l’exploitation des fonds marins... et ceux qui sont aux manettes continuent de nourrir leur faim insatiable de pouvoir et de puissance.

Nous fonçons tête baissée dans un monde à +4 degrés où les catastrophes naturelles ne feront que s’amplifier, où les migrations seront la norme, où l’eau sera une ressource plus rare encore que les minerais extraits dans les mines congolaises pour construire nos batteries de voiture et de smartphones.

La bonne nouvelle, c’est que nous pouvons encore inverser la tendance pour espérer offrir un monde à peu près vivable pour les générations à venir. Pour ça, il suffit de renoncer à ce que l’on nous fait miroiter et de faire preuve de solidarité et de volonté. Pour pouvoir se regarder dans le miroir dans vingt ans et se dire “j’ai fait ma part”.

Un peu d'histoire



Fanny



Nous le disions plus tôt, le terme “écoféminisme” a été intellectualisé et verbalisé dans les années 1970. Les luttes liées à ce concept, elles, sont plurielles et menées parfois par des écoféministes qui s'ignorent. Je vous propose donc un petit tour d'horizon du paysage militant.

Quelques luttes d'abord

Années 2000, Equateur

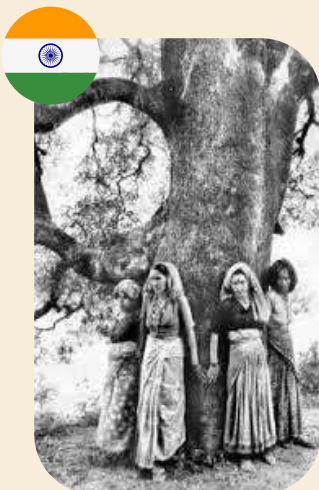
En 2013, le gouvernement équatorien vend des concessions amazoniennes à des entreprises d'extraction pétrolière. Des centaines de femmes autochtones décident alors de s'unir et organisent une marche de plus de 200 km jusqu'à Quito, la capitale du pays. Leur but : demander au gouvernement de faire marche arrière et de protéger la terre qui les nourrit et les fait vivre depuis toujours. Elles créent également un mouvement “Mujeres amazonicas” qui ne cesse de grandir et de lutter pour le droit des peuples autochtones ces dernières années.



Crédit photo : compte Instagram @mujeresamazonicas

1973, Inde

Le mouvement Chipko (“étreinte” en hindi) voit le jour. Il est porté par des femmes dans l'état de Uttar Pradesh qui s'opposent fermement à l'exploitation de leurs forêts, dont le bois serait destiné à nourrir les industries forestières, ce même bois qui leur sert à entretenir leurs foyers et leurs familles. Elles se rassemblent et font face aux entreprises d'abattage en enlaçant les arbres centenaires. Deux visions du monde se font face : celle de l'exploitation de la nature pour nourrir une économie toujours plus demandeuse, et celle qui défend une utilisation raisonnable des ressources en respectant les cycles de la nature. Suite à cette démonstration de force, un comité d'experts est créé par le gouvernement de l'état. Il interdit pendant 10 ans tout abattage d'arbres sur une superficie de plus de 1150 km², ce qui signe le début de nombreuses révoltes. Suite à cet événement, le mouvement Chipko prit de l'ampleur durant les années 70 et les femmes obtinrent gain de cause à plusieurs reprises : à Gopeshwar en juin 1975, dans la vallée de Bhyndar («vallée des fleurs») en janvier 1978, à Parsari (Joshimath) en août 1979 et à Dongri Paintoli en février 1980.



Crédit photo : site web du [Centre de femmes du haut-richelieu](#)

Quelques figures emblématiques ensuite



Maria Mies
1931-2023

Sociologue à l'origine de la "perspective de la subsistance" qui met en évidence le lien entre capitalisme, exploitation de la nature, colonialisme et travail des femmes.



Vandana Shiva
1952

Docteure en philosophie des sciences et activiste pour l'agriculture paysanne traditionnelle et biologique. Elle mène un combat acharné contre les OGM dans la culture du coton notamment.



Carolyn Merchant
1936

Historicienne et philosophe, elle étudia le lien entre la science moderne et la domination des femmes et de la nature. Elle mit notamment en lumière les impacts de l'économie et de la technologie.

Une pluralité de mouvements

"L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe ?" titre Catherine Larrère dans un article passionnant publié dans la revue Tracés. En effet, ce mouvement a connu de nombreuses variantes au fil des années. On pourrait citer l'écoféminisme de résistance, majoritairement dans les pays du sud, qui lutte activement contre l'exploitation des ressources et pour l'intégration des femmes dans les instances décisionnaires (mouvement Mujeres amazonicas par exemple). L'écoféminisme éthique, lui, prône l'importance des valeurs de soin, de réciprocité et de liens dans le rapport à la nature, tandis que l'écoféminisme matérialiste met en lumière les dominations structurelles et matérielles liées au capitalisme. Enfin, l'écoféminisme social lie la dégradation des conditions de vie des femmes et de l'environnement au colonialisme occidental. Si tous ces courants de pensée paraissent défendre une vision qui leur est propre, ils ont cependant une volonté commune de dénoncer la domination systémique des femmes et de la nature. Jeanne Burgart Goutal, (autrice de l'ouvrage "Être écoféministe. Théories et pratiques") pousse le raisonnement encore plus loin :



"Il ne s'agit pas seulement de penser ensemble exploitation de la nature et oppression des femmes, mais bien d'élargir l'analyse à tous les systèmes de domination tout en clarifiant leurs connexions entre eux, qu'ils relèvent des classes sociales, de l'esclavagisme, des orientations sexuelles ou du handicap. L'écoféminisme est une pensée de l'intersectionnalité."

Source : [article de Basta Media](#)





La peur que les femmes inspirent aux hommes

Depuis l'aube de l'humanité, les femmes ont un problème avec les hommes qui ont un problème avec les femmes.

Il y a une peur historique fondamentale et générale chez les hommes qu'il faut comprendre (ce qui ne veut pas dire excuser) afin qu'ils puissent s'en dépatouiller sans en faire porter la charge aux femmes. L'hypothèse : les hommes dominent les femmes parce qu'ils en ont peur, et les moyens jusqu'à ce jour - la technologie, l'éducation et l'autonomie financière, la reproduction sans rapport sexuel, ont changé la donne -. Oui mais pourquoi ont-ils peur ? De quoi ont-ils peur ? Se pencher sur cette question, avec l'aide de la psychanalyse qui tire son savoir de la parole des analysants, c'est parler différence, notamment des sexes, et jouissance. Pas commode, à toutes les époques.

Aucune société n'a échappé et n'échappe à la maltraitance des femmes érigée en système. Elles sont seulement moins maltraitées dans les pays où les lois sont devenues égalitaires, où il y a de la mixité scolaire et sociale. Quand on connaît les chiffres en France et en Europe, on imagine à peine la boucherie que ça représente dans le monde.



Le portrait de Mahsa Amini durant une manifestation en Iran, 2022
(Crédit photo : Ozan Kose)

Et plus il y a "protection" religieuse de "leur honneur", et plus elles sont maltraitées (L'Égypte par exemple).

Il faut se rendre à l'évidence, et les contes et légendes de tous les pays en témoignent, les femmes font peur aux hommes, non pas pour ce qu'elles font subir aux hommes dans leur quotidien, mais pour ce qu'elles sont, pour ce qu'elles représentent dans leur imaginaire. Il ne s'agit donc pas véritablement de représailles même si certains hommes ont recours à cet argument. Et les figures idéalisées de quelques femmes ou mères ne changent rien.

Sauf quelques rares exceptions, la nature vivante s'organise sur la différence des sexes pour produire du nouveau. Chez les hommes, le sexe féminin a quelque chose d'angoissant car il renvoie à une peur d'enfant, une époque où l'enfant pense que le pénis peut lui être retiré. A cause de cette conception, il peut donc éprouver une grande fierté d'en avoir un, un grand mépris pour celles qui n'en ont pas, mais aussi une peur d'être transformé en fille. Voir la prière juive "*bénis sois-tu de ne pas m'avoir fait femme*". Je rappelle par ailleurs que le "con" que l'on se jette à la figure, désigne le sexe féminin en argot ; être pris pour un con c'est se faire pénétrer sans consentement, donc être dans une scène homosexuelle. On retrouve ici l'angoisse de l'homosexualité.

Cette peur de la différence des sexes peut pousser aussi à refuser l'autre sexe et à préférer la similitude (l'homo).

Ce sexe différent, c'est celui d'où le garçon sort. Un des fantasmes du petit enfant est d'y retourner, mais c'est à la fois un désir et une grande angoisse, à cause de l'interdit oedipien mais pas seulement, à cause aussi du fantasme qu'il y a tout un monde équivalent à celui des rêves et des cauchemars. Dans le fantasme, le ventre de la mère est peuplé, c'est une scène. L'enfant va prêter à la mère une puissance extraordinaire ; une toute-puissance car elle est capable d'engloutir tout y compris le sexe du père, soit la foudre de Zeus. Mesdames, imaginez-vous l'angoisse du garçon avec sa petite... Plus tard il prêterà cette puissance à toutes les femmes. Les africains ont des histoires très explicites sur ce fantasme, et évoquent parfois un sexe denté et castrateur. Là encore, une façon de surmonter cette peur peut être de dominer, de contrôler, d'asservir cette puissance à son profit.

Fanny



Attention à ne pas tomber dans une vision ethnocentrée et réductrice de l'Afrique : il s'agit d'un continent composé de pays avec chacun, leurs coutumes, tout comme l'Espagne et la France par exemple. Je connais et sais la bienveillance et bien-pensance de Jacques, mais cet exemple pourrait servir d'argument raciste à d'autres pour dire "nous les blancs, n'avons aucun problème avec nos femmes, regardez ce qu'ils font en Afrique", ce qui est bien évidemment loin d'être vrai. Nous préférons fermer les yeux et rejeter le problème sur d'autres.

Au sujet de la matrice dont le contrôle serait le désir profond des hommes, je vous rappelle que nous racontons encore aux enfants que le papa met la graine dans le ventre de la mère, graine/enfant qui va grandir ; ce qui est faux, mais dit

bien l'appropriation par les hommes de cette fonction !

C'est bien sûr la rencontre des deux cellules mâle et femelle qui va faire l'être nouveau (sauf exception !).

Sur le plan psychique, c'est la mère qui désigne l'homme (jusqu'à il y a peu) que l'enfant doit reconnaître comme son père, et comment il doit le reconnaître et le considérer ; on voit que les bases sexuelles et rituelles que les hommes ont construit pour soutenir symboliquement leur statut biologiquement précaire vacillent comme jamais sous leurs pieds.

Plus difficile à aborder, et moins exploré, le rapport à la jouissance féminine. La figure de Marie la vierge, via son idéalisation, témoigne de ce rapport complexe à la jouissance féminine, à l'orgasme féminin. Dans l'imaginaire commun des hommes, la nymphomanie des femmes est une angoisse qui renvoie les hommes au statut d'objet sexuel à jeter après usage, soit juste un frère parmi les autres. Elles ont payé et paient encore cher ce fantasme masculin alimenté par la rivalité fraternelle.

La projection, en psychanalyse, c'est un mécanisme psychique qui nous fait prêter aux autres un sentiment, un fantasme, un désir une angoisse, qui en fait nous appartient mais qui nous pose problème. Sur le plan sexuel, les hommes, pas seulement les jaloux, prêtent aux femmes des fantasmes qui sont les leurs. Le fantasme d'une sexualité débridée - à contrôler, maîtriser jusqu'à la mutilation parfois - est un fantasme que les hommes projettent sur les femmes. Plus ils sont frustrés sexuellement par leur culture, plus ils sont excitables excités, et plus ils supposent les femmes excitées, et plus ils les excisent les mutilent ou les agressent. Elles paient aussi l'angoisse liée à la dépendance amoureuse et sexuelle.

En amour, il est très douloureux de dépendre de l'autre pour son bonheur, son plaisir ; d'où la tentation de réduire l'autre pour s'éviter la blessure narcissique : le refus d'un échange sexuel étant interprété comme un rejet définitif. La mise sous tutelle dégage de cette blessure, mais barre la route au don d'amour. On pense aussi à la violence que subissent les femmes, souvent inscrite dans des textes sacrés, parce qu'elles inspirent du désir sexuel.

Sur le sexe toujours. Je me souviens d'un adolescent qui disait qu'une femme qui avait joui lors d'un viol n'avait pas à porter plainte... puisqu'elle avait joui ! Au-delà de l'horreur du propos, il disait bien ce qu'il avait compris de l'enjeu du rapport sexuel : la satisfaction partielle. Donc gare aux représailles en cas d'échec ! Et comme les hommes ont très peu compris la sexualité féminine, le quiproquo est permanent.

Je pense aussi à ce jeune homme qui allait être marié avec une fille qu'il ne connaissait pas, et réciproquement, et qu'il allait devoir violer la nuit de noces, avec son consentement officiel, et devoir donner ainsi preuve de sa virilité aux invités qui attendront derrière la porte. Problème : le pénis n'est pas un muscle qu'il s'agit de bander. Le désir est quelque chose de mystérieux, et une des façons d'y arriver pour des hommes, c'est de convoquer la dimension violente du rapport sexuel, de bander ses muscles comme dans un combat.

Dans ce cas, s'il y a bien un violeur et une violée, il y a aussi deux victimes de la société qui sont privées de l'accès à leur désir sexuel, à la possibilité du don réciproque.

On pourrait dire et croire que la libération sexuelle des femmes a changé la donne, et que c'est la preuve d'une évolution vers l'égalité et une diminution de la peur des femmes chez les hommes. Ça se discute, car on peut aussi penser que c'est une façon de les rendre plus disponibles sexuellement aux hommes, et que la cible sont les enfants qui les privent de ces partenaires sexuels. Nos sociétés occidentales sont très attaquant du lien mère/enfant, les conditions faites aux enfants relèvent de la maltraitance sur bien des aspects.

Dire tout ceci n'est pas idéaliser les femmes, les placer du seul côté de la douceur et les hommes du seul côté de la violence. Il y a également une violence fondamentale chez les femmes, il y a aussi de la perversion du sadisme et de la volonté d'emprise, mais elles sont plus difficiles à reconnaître et à admettre dans notre société. Par ailleurs, les femmes aussi ont leur difficultés fantasmatisques avec les hommes, même les plus doux, mais c'est une autre histoire n'est-ce pas.

Fanny



Il me paraît indispensable de noter que "la violence fondamentale" qu'auraient les femmes en elles n'aboutit dans tout les cas PAS DU TOUT au même résultat que la violence systémique des hommes. Notre société patriarcale pousse les hommes à dominer les femmes et les minorités, à les agresser sexuellement ou verbalement, à les violer, à les tuer. En 2023 en France, on comptait 134 féminicides (c'est à dire de femmes tuées en raison de leur genre) dont 97 dans un cadre conjugal. Des femmes de tous milieux sociaux, de toutes religions et de toutes origines.

*source : IOF, Inter Orga Féminicides



Forces et divinités chthoniennes

D'habitude je m'appuie sur des auteurs de référence pour écrire un article, ici je suis dans la spéculation car je vais parler à la croisée de différents domaines et faire des liens que je n'ai pas trouvés dans mes lectures ; ce qui ne veut pas dire que personne ne les a faits. Ce qui suit peut avoir été écrit mille fois, ou démenti mille fois. Si vous avez des références...

Bien que le thème soit fondamental pour penser les sociétés humaines, y compris actuelles, j'ai trouvé assez peu de choses uniquement sur les forces et divinités chthoniennes, ou telluriques, qui s'opposent d'une manière complexe aux forces et divinités célestes, olympiennes, comme la nuit s'oppose au jour, la lune au soleil, le bas au haut, la terre au ciel, le serpent, et tout ce qui rampe, à la colombe, la danse et la transe à la prière qui s'élève, le carnaval à la procession, le passif à l'actif, l'obscur, le trouble au clair, au lumineux le doux au dur, la tanière (la protection de) à l'égide (l'armure que Zeus prête à Athéna la guerrière), l'invagination à la proéminence l'intuition à la raison...

Dans ces couples d'opposés, les premiers termes renvoient aux forces chthoniennes, les seconds au monde céleste où siège désormais un dieu unique (dieu mâle qui pourtant accueillerait en son sein et pardonnerait comme une mère !?). On peut imaginer en posant ces couples d'opposés - fonctionnement neurologique de base - qu'il en manquerait un : femme / homme

car nombre de ces aspects caractérisent l'une ou l'autre dans nombre de domaines dans notre imaginaire ou nos pratiques. Et pourtant, les forces et divinités chthoniennes sont historiquement autant des femmes que des hommes, et elles ont eu leurs prêtresses autant que leurs prêtres, comme il y a des sorcières et des sorciers. Les divinités chthoniennes (prononcer toniennes) sont/étaient ambivalentes sur le genre donc, et elles peuvent être à la fois maléfiques et bénéfiques ; elles sont ambivalentes et notre rapport à elles est ambivalent surtout quand on les féminise. On sait que dans nos sociétés tout ce qui est féminisé (les métiers par exemple) est disqualifié.

(Dis)qualifier les premiers termes de féminin et qualifier les seconds de masculins, c'est faire une analogie qui n'a pas toujours été faite par les cultures. Il semblerait que de tout temps le masculin ait été accompagné du féminin, et réciproquement devrait-on dire. Si on suit Thomas Römer, du Collège de France, dans son savant petit livre L'invention de Dieu, Yahvé n'a pas toujours été un dieu unique, il eut son double féminin - à l'instar d'Isis et Osiris - disparu avec le temps ; mais pas complètement peut-être malgré les inquisitions.

Dans l'antiquité, les divinités chthoniennes, parce qu'en lien avec la terre (Gaïa) pouvaient être autant bénéfiques que maléfiques. De la terre sort la nourriture, mais sous la terre il y a aussi l'enfer et la mort. De fait, ce qui est mort tombe au sol et se désagrège dans le sol, et la vie se manifeste par la capacité à s'élever du sol voire à s'élever loin du sol. On en viendrait tous de la terre/mère, avant d'y retourner.

Cette analogie entre la terre et les femmes, entre la nature et les femmes, les écoféministes la font sans les réduire à ça pour autant (il y a débat sur cette question entre féministes et écoféministes) car elles ne disent pas non plus que les hommes sont loin de la nature, par nature, juste qu'ils doivent la reconnaître en eux également, retrouver la symbiose avec l'environnement ce qui passe par l'expression des sentiments. On peut entendre dans le discours écoféministe l'appel au respect de cet aspect de la vie - la terre, le sol, l'intuition, le trouble, le mystère, le hasard, l'imprévu, etc - à opposer à la volonté de contrôle, au désir d'emprise, voire à la toute-puissance qu'elles qualifient de patriarcat. De ce point de vue, l'écoféminisme est une spiritualité. Mais de mon point de vue le terme de patriarcat ne rajoute rien au débat ici si ce n'est de la résistance de certains hommes qui déjà ont peur qu'on leur coupe... la chique.

Par exemple, l'économisme dont nous souffrons - le contrôle des populations désormais par des algorithmes au profit d'une rentabilité financière au risque de la destruction du biotope - n'est pas plus masculin que l'humanisme qui mettrait l'économie au service des populations ne serait féminin ; en revanche cet économisme est dans la haine de la vie et des générations au profit d'une jouissance cupide.

Par exemple, les danses circulaires - structure sacrée de base pour créer un lien entre le ciel et la terre, entre le présent et le passé, les ancêtres et les vivants - que pratiquaient des jeunes gens de toutes les cultures au printemps, en frappant le sol de leurs pieds mais aussi en s'élevant dans les airs, danses où les villageois se rencontraient pour appeler les forces chthoniennes de la vie (et plus si affinités) tout autant que les forces célestes, ne sont pas plus féminines que masculines. Les écoféministes réinventent des rites et ces rites, mais les rites pour soutenir leur virilité, les hommes ne cessent d'en créer ! Longtemps le mépris des femmes et les violences ont fait partie de ces rites, voire sont encore des injonctions religieuses.



Le danseur derviche soufi Muayad al-Kharrat danse avec son fils de trois ans Anas à Damas, 2021. (Crédit : LOUAI BESHARA/AFP)

Il faut de la terre et du soleil pour faire pousser la vie dont on se nourrit (la vie ne se nourrit que de la vie), comme il faut une altérité pour faire du nouveau (sinon on fait du même). La solidarité l'empathie et la paix ne sont pas plus féminines que la guerre et la violence ne sont masculines.

En imposant dans le débat une réflexion sur les dualités dont j'ai parlées au début - même si c'est via la figure des sorcières dont on pourrait discuter les pratiques - il est fort possible que les écoféministes nous rendent un sacré service : nous obliger à repenser le sens de la vie, tout simplement, et pas seulement en couple d'opposés.

Sorcières, le retour



La figure de la sorcière est incontournable quand on parle de l'écoféminisme. Et quand des élues écoféministes (Sandrine Rousseau, Alice Coffin, Delphine Batho par exemple) jettent ce mot dans le débat politique, elles sèment le trouble car elles en font la figure inversée de l'homme blanc rationnel ; jetant aux orties dans le même mouvement l'occident patriarcal et son histoire (le problème) en même temps que la rationalité (la tare qualifiée de scientisme) ; tout Savoir se vaudrait pour l'écoféminisme, et dire le contraire exprimerait une volonté de domination. C'est vrai concernant les croyances, car toutes se valent par définition, mais c'est au risque assumé de jeter le bébé (la rationalité, la causalité matérielle) avec l'eau du bain (ses travers et excès : le scientisme et l'économisme algorithmique).

L'invisible fait retour dans le débat politique ; il n'a jamais disparu des pratiques on le sait bien. Il me semble que les écoféministes, à travers la figure des sorcières, revendiquent la réappropriation d'un invisible sur lequel les religions, particulièrement les 3 religions du Livre, ont posé un copyright inquisiteur ; elles ont déposé un copyright sur le sacré et appelé paganisme le reste. Cet invisible écoféministe est multiforme et polythéiste, agnostique au sens où il ne revendique pas une hégémonie. Ce faisant, les écoféministes retrouvent la tolérance du polythéisme originel qui tolérait les dieux des autres peuples, y compris des vaincus. C'est le monothéisme (les 3 monothéismes) qui a inventé le dieu unique qui renvoie les autres dieux au statut d'idoles, et les autres croyants au statut d'idolâtres à remettre dans le rang, pour leur bien. Ah l'ordre pyramidal ! Le monothéisme, masculin et viril pour le moins, a accompagné les pouvoirs politiques dans le même projet pyramidal de soumettre et contrôler les populations, dont les femmes. L'écoféminisme, via les sorcières, s'attaque à saper la base de la pyramide, de toutes les pyramides, donc de toutes les dominations.

Ce n'est pas de la subversion qui questionnerait le statut du pouvoir quel qu'il soit (fonction de la psychanalyse), sans vouloir prendre sa place ; c'est de la révolution, du renversement, du déboulonnage, de la dispersion "façon puzzle" (Audiard), du "piedebichisme".*

**J'invente ce terme machiste pour la circonstance, pour faire le lien avec les statues renversées, et le pénis symbolique que les sorcières posséderaient et utiliseraient ; en bande, si on s'est compris. Un jour je vous parlerai du balai que les sorcières ont entre les jambes. Rappel historique : les premiers chrétiens n'ont pas été persécutés parce que chrétiens avec un message de paix incompris, mais parce qu'ils renversaient les dieux des autres qu'ils traitaient d'idoles, puisqu'il n'y avait qu'un seul dieu, le leur. Sur le champ de bataille politique, comment faire cohabiter les dieux, entre eux et, avec les déesses ? Tous toustes et tou.te.s invisibles ; si je peux me permettre.*



56' Un débat passionnant sur la question des sorcières et leur spiritualité



D'où les bûchers passés, présents et hélas à venir. On n'a pas fini de s'écharper sur cette question de l'invisible, et pour cause ! Et on a tort si on rit de ce débat. Quid de la magie ? On ne va pas discuter de l'existence de Dieu. Mais on peut discuter du rapport à l'invisible, à la magie. Le problème avec la magie, car c'est un problème pour une ou un rationaliste (rationalité = base de la laïcité, car plus petit dénominateur commun pour vivre en paix), c'est qu'on en a tous des preuves empiriques ! C'est-à-dire tirées de notre propre expérience.

Le bébé qui n'a pas encore la relation de cause à effet matérialiste a d'étranges visions (il n'a pas lu Guillaume d'Occam et ne connaît pas son rasoir, ni vu le film *Le nom de la rose*, tiré du roman d'U. Ecco du même nom. Indispensable). Quand sa mère sort de son champ de vision, elle disparaît. Il n'a pas le concept de la permanence de l'existence de celle-ci, ni de la pièce d'à côté. Il sait qu'elle existe à des signes, le bruit et l'odeur, des manifestations diverses, des rêves.

Quand il la voit, c'est une apparition. La réalité de l'apparition magique c'est notre expérience à tous, la disparition de même. Il lui faut des expériences réussies pour la faire apparaître à sa convenance ; mais comme ça ne marche pas à tous les coups, il va bien finir par découvrir le pot aux roses, elle n'est pas une apparition, il n'y a rien de magique, elle n'est pas cet objet qu'il peut faire apparaître selon son bon vouloir, elle ne fait pas partie de son monde intérieur. Qu'il est difficile de renoncer aux apparitions merveilleuses ! Certaines, certains, n'y renoncent jamais.

On a beau le savoir en grandissant, cette preuve - il y a un monde invisible qui apparaît parfois et qui ne cesse d'exister quand il disparaît - on l'a eu. Du coup, cette interprétation est toujours disponible en nous pour expliquer l'inexplicable, ou plus exactement l'indésirable : le réel, la causalité matérielle, le hasard. Combien de personnes disent : il n'y a pas de hasard ;

au profit d'un invisible (la main invisible du destin, comme celle invisible du marché !?). Ainsi les choses auraient toujours un sens, d'où la rencontre avec les idéologies, les croyances spirituelles animistes ou complotistes.

Si la magie n'existe pas, elle a existé. En revanche, le caractère magique de certaines rencontres existent, et pour cause, nous avons la compétence de l'éprouver encore et toujours, et c'est tant mieux. C'est d'ailleurs notre recherche quotidienne. Un rationalisme qui nous couperait de l'intuition, de cette capacité à ressentir et à nous émouvoir, serait une barbarie car contre notre nature humaine. Ce serait du scientisme, blanc : le coupable désigné par les écoféministes, car... "*Le fou n'est pas celui qui a perdu la raison, le fou c'est celui qui a tout perdu excepté la raison.*" C.G Keith



Les scientifiques, les nouvelles sorcières ? Comment des femmes peuvent être finalement de nouvelles sorcières quand elles nous parlent de ce que l'oeil ne peut voir, que nous négligeons ; une autre forme de l'invisible qui n'est accessible que par la science. Ce savoir est un ennemi de l'économisme car tout ce qui entrave la libre entreprise - soit la liberté de polluer et détruire - est pensé comme la volonté d'un retour à la bougie, de l'archaïsme, voire de l'obscurantisme façon Amish ; parfois au nom même de l'innovation biotechnologique confondue avec le progrès. Alors qui est le grand inquisiteur ? Et qui sera la bouchère des vaniteux ?

Une sorcière à Beaurepaire

Jacques



Nefreya

Et si on allait voir une vraie sorcière pour parler de l'invisible ? Elle s'appelle Nefreya, un vrai nom de sorcière. Elle a pignon sur rue à Beaurepaire, une tanière dit-elle. Elle vend des objets aux effets magiques ou de nature à vous mettre en connexion avec un monde invisible. On la rencontre pour qu'elle nous parle de sa conception du monde invisible.

Nefreya : Je l'appelle invisible, le subtil, l'univers ou les énergies. Je suis en lien particulièrement avec une divinité grecque, Hécate, une titanide, mère de la sorcellerie et de la magie, mais aussi de la pharmacopée. Mais Freya est le nom qui m'est apparu car je travaille également avec les divinité Scandinaves, c'est celui d'une divinité scandinave et que j'ai adouci en rajoutant Né.

Née dans une famille très croyante, je sentais que j'étais en connexion avec la nature à qui je parlais et en appelais pour résoudre mes problèmes, j'ai toujours été dans une grande proximité avec ce monde invisible mais peuplé. J'ai sentie très jeune qu'il y avait autre chose. Je me suis formée par l'expérience, parfois en lisant des livres, mais surtout à la dure, en payant mes erreurs parfois chèrement. Car dans ces pratiques, le prix à payer est bien réel ce peut être notre énergie ou bien une offrande que l'on offre en contrepartie d'une aide par exemple. Ce prix ce n'est pas nous qui le fixons mais il dépend de la demande ou du travail que l'on souhaite accomplir.



L'ortie : Une tanière c'est sombre, ça renvoie à quoi pour vous ?

L'ortie : Tiens ça peut s'écrire aussi N'effraya, ou N'effraya pas. Vous n'êtes pas devenue sorcière alors, vous l'avez toujours été si je comprends bien.

Nefreya : Je suis une territoriale, j'aime protéger autant que j'aime partager et guider aussi la tanière c'est pour moi le cocon que je propose pour accueillir et mettre en sécurité les personnes qui viennent me voir. Je protège comme le ferait une louve.

Nefreya : Effectivement la façon dont on peut l'écrire varie et même si avant notre entretien je ne l'avais pas remarqué je me rends compte qu'elle me ressemble beaucoup, tantôt sombre, tantôt lumineuse. Oui, mais sans mettre le mot. C'est ma famille proche qui m'a aidé à mettre ce mot sur ce que j'étais.

L'ortie : Le côté sombre ça renvoie aux forces chthoniennes, les forces issues de la terre, des entrailles, qui peuvent être bénéfiques ou maléfiques.

Nefreya : Dans ma pratique, il n'y a pas d'ombre sans lumière ainsi les forces chthoniennes ne s'opposent pas aux forces célestes mais elles font partie d'un tout. L'une ne peut pas fonctionner, sans l'autre. Aussi je lie les forces de la terre et celles du ciel, j'en appelle aux deux. (Ce n'est pas les unes contre les autres.

Je les mets en lien car) Cette façon de voir s'applique aussi pour nous les êtres vivants. J'aime à dire aux personnes qui viennent me voir que l'on possède tous 2 forces en nous. Certains les nomment le yin et le yang, d'autres l'ombre et la lumière ou encore une force féminine et masculine et j'encourage les hommes pour qui il est souvent plus difficile d'accepter leur part de féminité à faire de la place à cette dernière. Je reste optimiste car je constate que cela progresse

L'ortie : Votre pratique ?

Nefreya : Elle est multiple, par exemple je pratique la magie dite verte, car j'utilise les plantes pour des préparations, mais je touche à tout, je peux faire appel aussi aux esprits du petit peuple, les esprits de notre monde. J'ai surtout une très bonne intuition depuis toujours. Je ne me pose aucune limite, la seule que je m'impose est de pratiquer dans la bienveillance.

L'ortie : Nous enquêtons sur l'écoféminisme, et donc sur ce que le féminin favoriserait spécifiquement ?

Nefreya : Historiquement parlant, à l'origine, il n'y avait que des sorcières, pas de sorciers ; les sorciers pouvaient avoir d'autres pratiques, comme les druides ou les mages.

Les sorcières étaient là au service de la communauté : comme des herboristes, des sage-femmes, et les procès pouvaient être le fait des villageois. Ceci dit je ne crois pas que l'on doive fermer la sorcellerie aux hommes, l'important est d'avoir un féminin en soi développé pour se connecter ; et cela ne se détermine pas par notre sexe.

L'Ortie : Merci Nefreya pour votre disponibilité.



Entre le 15^{ème} et le 17^{ème} siècle, on estime que plus de 200 000 femmes furent accusées de sorcellerie, dont la moitié furent tuées. Persécutées par l'Etat, l'Eglise ou les communautés locales, ces femmes furent punies parce que considérées comme différentes, rebelles ou non-conformes aux croyances religieuses dominantes. Si certaines d'entre elles répondaient à des critères s'apparentant à de la sorcellerie pour l'époque (femmes guérisseuses par exemple), d'autres étaient interrogées, torturées, tuées ou brûlées vivantes parce qu'on trouvait sur leur corps des "traces du diable", des soi-disant preuves tangibles que ces femmes-là pactisaient avec le démon. Un simple grain de beauté pouvait faire l'affaire.

Dans un monde où le féodalisme était en train de disparaître au profit de la machine préindustrielle et capitaliste, la connexion à la nature et au vivant se voyait peu à peu remplacée par son exploitation. Et il était insupportable de laisser des femmes célibataires ou indépendantes (c'est à dire non-soumises à la tutelle d'un homme) échapper au travail reproductif auquel le système patriarcal les cantonnait déjà. Pour en savoir plus, voici deux livres passionnants à ce sujet : "Sorcières ! disent-ils" de Juliette Ihler et Singeon, et "Sorcières : la puissance invaincue des femmes" de Mona Chollet.



Clôture

Patriarcat et matriarcat sont dans une galère...

Il est beaucoup question, et de plus en plus, d'autorité, de manque d'autorité, de faillite de l'autorité, et de sa nécessaire restauration. Les réponses spontanées sont : sortir les muscles, les forces de l'ordre et les caméras, donc de mettre les c... sur la table afin de se faire respecter. L'humiliation ou le sentiment d'être humilié est la bombe que nous ne cessons de poser. Sans le savoir - peut-être - c'est partir d'une conception masculiniste, viriliste, de l'autorité ; donc de faire toujours plus de patriarcat, même si des femmes peuvent être à la manœuvre, car le patriarcat ce n'est pas qu'un truc d'hommes, c'est une pratique... majoritairement d'hommes. Si on prend le temps de penser l'autorité vs l'autoritarisme - en faisant un détour par l'autorité des faibles femmes, des mères - alors on va voir que l'on fait fausse route et que l'on s'éloigne du processus de civilisation que nous devons au plus discret, mais fondamental, "matriarcat".

Les femmes pèsent en moyenne 15 Kg de moins que les hommes, et mesurent 15 cm de moins, et leur tonicité musculaire est moindre ; elles ne sont pas de taille physiquement pour lutter contre la peur (consciente et inconsciente) qu'elles inspirent aux hommes depuis l'aube de l'humanité. Parce que plus faibles, elles ont dû développer d'autres stratégies que celles de la force brute - qui est la loi du plus fou - pour faire autorité, et ce sont ces stratégies qui font civilisation. Dit autrement, c'est l'acceptation de la faiblesse, puis le recours à la parole, l'appel à la raison, et le refus du rapport de force systématique qui nous sortent de la barbarie. C'est l'idée que je voudrais défendre ici. Je rajoute que nombre de personnes disent qu'à la maison c'était plutôt du matriarcat. On doit penser que s'il y a un pouvoir à l'extérieur et un autre à l'intérieur du foyer, on doit penser leur articulation, leur lien, plutôt que seulement leur opposition.

On reproche fréquemment aux femmes de manquer d'autorité. C'est un reproche que curieusement beaucoup de mères seules en séance reprennent à leur compte car on leur reproche facilement de manquer d'autorité, au sens de fermeté, au contraire des pères.

On leur reproche de ne pas être des adjudants ou des Mme Thatcher dont on fera la promotion. Mais faut-il se transformer en adjudant-instructeur quand ce n'est pas son style ? C'est tout-à-fait impossible et perdu d'avance. C'est surtout une fausse piste car le présupposé est que l'autorité est une capacité à soumettre, rapidement, donc de faire peur. La peur est une technique pédagogique à laquelle nous ne voulons pas renoncer malgré ses échecs et ses conséquences. Quel intérêt et quel avenir pour cette forme d'autorité qui va tutoyer l'autoritarisme que l'on peut qualifier de patriarcal ?

Fanny



Pour revenir sur l'argument du poids et de la force, physique des femmes, plusieurs choses à noter

1

C'est l'argument préféré des hommes et des masculinistes pour dénigrer et inférioriser les femmes ; il aboutit et permet in fine de légitimer leur domination systémique et de perpétuer les violences de genre.

2

La force est un critère encensé dans les métiers exercés par les hommes et invisibilisé dans les métiers exercés par les femmes : demandez-donc à une aide-soignante combien de kilos (tonnes ?) elle soulève par jour, vous risquez d'être surpris !

3

La force est culturellement très fortement valorisée chez l'homme, et dévalorisée chez la femme. Une femme très musclée, par exemple, sera mal vue voire dénigrée. On encourage les femmes à prendre le moins de place physique possible dans l'espace public (il n'y a qu'à voir l'industrie autour des régimes destinés aux femmes !)

Alors, elles manquent d'autorité ou pas ?

Je vous propose de reprendre les choses sous un autre angle. D'abord accepter que pour l'enfant, la mère n'est pas le père. Ce n'est pas si ridicule que de dire ça, même si le débat fait rage en ce moment sur les distinctions sexuelles ou genrées. Ça veut dire que ce que l'enfant accepte du père, il le refusera de la mère. Non pas à cause d'un manque (à débattre ailleurs), mais parce qu'il veut la garder dans une fonction différente. L'enfant peut ne pas vouloir que sa mère grandisse en même temps que lui, il veut qu'elle reste la petite maman nourricière de son premier âge, et non pas qu'elle devienne, par ailleurs, une maman frustrante.

La mère est le premier environnement de l'enfant.

Oui, comme elle a été le premier environnement - en fait le deuxième terrain de jeu après son propre corps - c'est auprès d'elle qu'il va faire toutes ses premières expérimentations. Quand il veut expérimenter le non, c'est évidemment l'interlocutrice privilégiée. Ce n'est pas du manque de respect, c'est la possibilité d'expérimenter l'opposition, de se distinguer d'elle. La mère (suffisamment bonne) ne confondra pas l'opposition avec le manque de respect ; elle ne placera pas la fierté au mauvais endroit en terme éducatif. Travail difficile pour la mère qui est systématiquement en première ligne et pour longtemps. Elle est dédiée à ce type de relation pour l'enfant. Ce que n'est pas le père, en tout cas pas sur le même registre. Son tour viendra.

Quand on ne fait pas peur, pour se faire obéir il faut rechercher l'accord, négocier, obtenir le consentement, sans séduire pour autant.

Par exemple, le non qui va être opposé à l'enfant, c'est un "non, pour ton bien et tu dois le comprendre car maintenant tu as grandi" (Françoise Dolto appelait ça la castration promotionnante ou humanisante). Car il y a deux formes du non : le non qui interdit, qui fixe la limite sous peine de sanction ; et le non qui dit la limite à respecter, et que l'on attend qu'elle le soit, le non qui protège. Ce deuxième non est essentiel, il est un appel à intégrer l'interdit, à le faire sien, à reporter le plaisir, pour son bien futur. C'est l'exact inverse de la faiblesse, c'est l'éducation l'encouragement à développer sa force intérieure. De ce point de vue, les délinquants, riches ou pauvres, hommes ou femmes, sont des êtres faibles psychiquement. La force psychique est celle que l'on est capable d'exercer contre ses passions, ses désirs, ses fantasmes, ses folies. Dit autrement, le contraire de ce que nous vend le consumérisme.

Quel travail pour les mères alors ?

Ceci oblige les mères à faire preuve de patience, d'attention, d'indulgence, de capacité de négociation pour que l'enfant accepte des contraintes plutôt qu'il ne s'y soumette ; elle parle. Dit autrement, elle se met à sa place, elle est capable de voir les choses de son point de vue. Cette autre forme d'autorité est civilisatrice, c'est l'intégration de ce respect de l'autre, de son quant-à-soi, qui va permettre à l'enfant devenu grand de penser une relation à l'autorité qui n'est pas dans la soumission et la violence. Excusez du peu. En effet, s'il faut soumettre les enfants par la violence, alors ils ne seront jamais capables de se contenir sans une contrainte extérieure, et seront incités/éduqués à reproduire ce mode de relation. Nous manquerons toujours de policiers et de caméras, et de prisons. Bonne nouvelle : la violence patriarcale génère directement et indirectement plus d'emplois (inutiles in fine) que la parole matriarcale.

Fanny



Cette violence patriarcale a été théorisée dans un livre écrit par Lucile Peytavin, "Le coût de la virilité". Il s'agit d'un ouvrage de plus de 200 pages dans lequel l'auteur s'attèle à la lourde tâche de quantifier l'argent que nous gagnerions si les hommes ne remplissaient pas les prisons ou arrêtaient de faire tourner le système judiciaire. Je recommande à 100% !

Les pères sont capables de faire ça aussi.

Les pères ont un rôle important à jouer en ne dénigrant pas par un « moi j'y arrive » cette forme d'autorité des mères. Les pères peuvent/doivent au contraire soutenir cette forme d'autorité et s'en inspirer car maternel ne veut pas dire exclusivement mère.

Fanny



Je me permets de m'écarter un peu du sujet en rebondissant sur l'adjectif "maternel", fréquemment utilisé dans l'expression "instinct maternel". Ces dernières années, certaines chercheuses en neurobiologie et en sociologie (voir les travaux de Manuela Spinelli ou Daphna Joel) ont rebattu les cartes à ce sujet. En réalité, cet instinct serait biologiquement lié au taux d'ocytocine (l'hormone de l'attachement) produit par le cerveau humain, chez la femme comme chez l'homme. Or, si la mère est liée à son enfant physiquement dès ses premières secondes d'existence, c'est bel et bien notre culture patriarcale qui éloigne "naturellement" le père de son enfant et réduit le temps passé avec lui. Comment ? En obligeant les pères à retourner au travail après seulement quelques jours (ce qui arrange bien certains d'entre eux), en attribuant le rôle éducatif principal à la mère, en éduquant les petites filles à jouer à la poupée, en associant la douceur au genre féminin... Bref, l'instinct maternel a bon dos et en arrange plus d'un !

Je fais le parallèle entre le matriarcat domestique et la forme d'autorité démocratique, qui est perçue comme féminine par les adolescents, donc faible voire homosexuelle s'ils s'y risquent. Ce n'est pas l'autorité "démocratique" qui s'interdit la violence physique qui est faible, ou fait défaut, c'est eux qui sont incapables d'intégrer ce mode d'autorité. C'est cette forme d'autorité que l'on ne définit pas clairement en tant que force mais toujours comme une faiblesse. Par exemple, en entreprise quand une équipe, ou des hommes, refusent de travailler sous l'autorité d'une (faible) femme ou d'une personne « sans poigne » ; ce n'est pas un manque d'autorité que l'on doit reprocher à la femme, c'est l'incapacité de ces hommes à intégrer ce mode de relation. Nous ne devons pas renoncer à cette forme d'autorité, mais dire que des personnes ont des progrès à faire dans la conception et le rapport à l'autorité non violente.

Quel lien peut-on faire avec la situation politique actuelle et notre patriarcat ?

On peut s'accorder que le patriarcat dit blanc occidental n'est pas le même que celui des taliban, par exemple, qu'il n'a ni les mêmes méthodes ni les mêmes finalités. Non ? Si l'autorité c'est la capacité de soumettre, de faire taire, de se faire obéir, et rapidement, alors on n'a pas fini d'ouvrir des postes de police et des caméras, et des prisons, de faire de la tolérance zéro et des peines planchers (Revoir le film Les choristes. Action/réaction). Il faut appeler ça de l'autoritarisme. C'est une spirale de violence, et justement la laïcité aurait dû nous permettre d'en sortir car elle intègre la dimension féminine de l'autorité en posant les termes de Sujet et d'égalité ; elle intègre le temps de l'échange, de la parole d'égal à égal, de sujet à sujet, dans l'objectif d'éviter l'affrontement. La démocratie, si elle est laïque, n'est pas faible, elle ne manque pas d'autorité, elle repose sur une autre forme d'autorité. Elle est extrêmement exigeante car elle ne se déploie que sur la grande force psychique qu'elle doit éveiller chez les citoyens ; par l'exercice de l'esprit critique, donc la liberté.

Elle attend que les citoyens consentent - sans jamais se soumettre - à un ordre établi, négocié, discuté, co-élaboré. Un Ordre social qu'il faut intégrer car on peut en être l'incarnation, le représentant, à tout moment. Notre problème : la démocratie représentative, à cause de ses résultats économiques sociaux et aujourd'hui écologiques, ne trouve pas le consentement ; elle est donc obligée de le fabriquer avec les outils du marketing, en attendant de sortir le bâton sous couvert de légitimité ; évolution que l'on voit dans nombre de démocraties représentatives.



Fanny



Le saviez-vous ? Le terme "fraternité" tire son origine du latin "frater", un dérivé de "frère" en latin. Les femmes sont donc invisibles jusque dans la devise française. Idem d'ailleurs pour le mot "fratrie" utilisé d'office dans le giron familial, alors qu'il existe aussi les termes "adelphie" ou "sororie" dont on entend trop peu parler. "Liberté, égalité, adelphité" !

Quand les réponses, faites par des hommes ou des femmes, sont du côté de la force, de la manipulation, de la ré-éducation parce que les gens sont inconscients de... on est du côté du patriarcat. Quand les réponses sont du côté de la parole et de l'écoute, de la patience, de l'empathie, du respect du Sujet notre égal, on est du côté du matriarcat.

Ce ne sont pas deux forces contraires, opposées, ni des forces en équilibre, ce sont des forces en lien pour limiter les excès de l'autre ; sans nier son existence ni sa nécessité donc. Il y a des figures de l'excès dans les deux cas. Ainsi, quand des (éco)féministes veulent me rééduquer, elles font du patriarcat (du totalitarisme), quand des hommes renoncent à leur force pour écouter, ils font du matriarcat civilisateur.

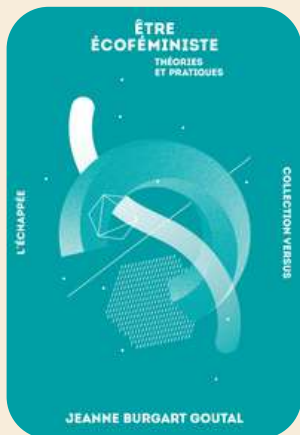
La différence est dans le statut que nous accordons à la parole. Dans le cas du patriarcat viril, ce ne sont pas des mots que l'on prononce, ce sont des murs que l'on dresse ou des coups que l'on donne ; dans le cas d'un matriarcat bien pensé, la parole prend la place qui lui revient. Mais cette parole ne peut se déployer que s'il y a du temps pour laisser l'autre l'intégrer, et si elle se sait l'autre face de l'autorité ; la deuxième face de la même pièce.

Quand je réclame des lieux de parole, des ateliers citoyens ou des commissions démocratie, je parle de paix, je parle d'opportunité de nous dégager des effets délétères de la violence pédagogique qui alimente la violence. Des lieux de parole pour transformer nos affrontements en conflits sont du côté du matriarcat car il faut un creux pour accueillir ; il faut du temps pour faire cela, et de la patience, et beaucoup de volonté pour ne pas se lâcher la main, et du respect, et de l'égalité. Tout ce que la lutte politicienne pour le pouvoir sur les autres empêche.

Pour aller plus loin

Pour accéder aux ressources, il suffit de cliquer sur les vignettes !

Livres :



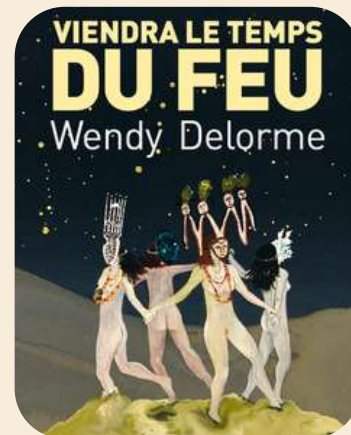
"Être écoféministe"
Jeanne Burgart Goutal



"Les écoféminismes"
Élise Thiébaud



"L'écoféminisme en questions"
Pascale d'Erm, Anna Riccobono



"Viendra le temps du feu"
Wendy Delorme

Podcasts :



La poudre - épisode avec
Myriam Bahaffou



Louie media
"Un jour la Terre s'ouvre"



Arte Radio
"Ecoféminisme : défendre
nos territoires"

Vidéos Youtube :



LAISSEZ-NOUS VOTRE AVIS SUR CE NUMERO !

Vous pouvez suivre ce lien : <https://forms.gle/uNuBAoJ2gDjGaiZN8>



L'ORTIE

La démocratie s'épuise si on ne la questionne pas.
Vu d'ici, entre Bièvre & Rhône.

Contact : reseau.ecocitoyen.eber@gmx.fr

Notre site : <https://reseau-ecocitoyens.jimdofree.com>